Claude Petitfrère [dir.], *Construction, reproduction et représentation des patriciats urbains de l'Antiquité au XXe siècle*, Tours, Centre d'histoire de la ville moderne et contemporaine, 1999, 569 p.

Olivier Zeller

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ch/77>

DOI : 10.4000/ch.77

ISSN : 1777-5264

Éditeur

Comité historique du Centre-Est

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

ISSN : 0008-008X

Référence électronique

Olivier Zeller, « Claude Petitfrère [dir.], *Construction, reproduction et représentation des patriciats urbains de l'Antiquité au XXe siècle*, Tours, Centre d'histoire de la ville moderne et contemporaine, 1999, 569 p. », *Cahiers d'histoire* [En ligne], 45-1 | 2000, mis en ligne le 13 mai 2009, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ch/77> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ch.77>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Claude Petitfrère [dir.], *Construction, reproduction et représentation des patriciats urbains de l'Antiquité au XXe siècle*, Tours, Centre d'histoire de la ville moderne et contemporaine, 1999, 569 p.

Olivier Zeller

- 1 La publication des actes du colloque organisé par le Centre d'histoire de la ville moderne et contemporaine de l'université François Rabelais de Tours les 7, 8 et 9 septembre 1998 a donné naissance à un fort volume rassemblant une bonne quarantaine de communications. L'originalité est ici d'avoir embrassé large, des élites urbaines de Bithynie sous le Haut-Empire jusqu'aux monuments funéraires normands et comtois du XIXe siècle. *Élites* ou *patriciats* ? Les problèmes de vocabulaire ne sont certes pas ignorés, et, dans son introduction, Claude Petitfrère a proposé de rechercher un " plus petit commun multiple " aux groupes sociaux très divers passés en revue au fil du colloque. De son côté, arrivé à l'heure des conclusions, Maurice Sartre a convenu des difficultés théoriques liées au concept, tout en le décrivant comme finalement bien commode... à condition que l'on soit disposé à s'entendre. Et à condition, ajouterions-nous, que l'on n'en soit pas la dupe relativement consentante, ce qui n'est pas sans s'être quelquefois produit dans l'exemple lyonnais cher aux lecteurs des *Cahiers d'histoire*.
- 2 Les communications portant sur l'époque moderne sont bien évidemment celles qui trouvent le plus facilement une cohérence à partir du moment où l'on s'attache à une idée du patriciat fortement liée à la possession du pouvoir local, essentiellement municipal ou judiciaire. Ainsi, Anne-Marie Cocula peut décrire la croissance et l'affirmation du parlement de Bordeaux au XVIe siècle. François Caillou relativise le

schéma du déclin des bureaux de finances dans le cas tourangeau, au moins en ce qui concerne le recrutement social. Guy Saupin rappelle les apports des travaux de Wolfgang Kaiser et de Philippe Guignet et montre le renouvellement qui, à Nantes, balaie l'idée d'une " caste municipale ". Pour échapper aux pièges tendus par la banale prise en compte des patronymes, il passe à l'étude de " dynasties ", pour parvenir à celle, plus vaste, de " filiations " ; la conclusion essentielle pose la nécessité de chercher un " noyau dur ". Cette problématique intéressante n'est pas spécifique de l'étude des " patriciat " ; elle vaut, à des rythmes différents, pour décrire d'autres strates de la société urbaine, notamment au niveau des maîtres des métiers. La problématique de Claude Petitfrère, qui examine le cas de Tours, s'exprime en termes analogues ; si l'on élargit l'objet grâce à la connaissance des alliances, l'idée d'une " caste " disparaît au profit de l'idée d'un noyau dense environné d'une nébuleuse au rythme de renouvellement plus rapide. C'est un cas étonnant que celui que décrit Jean-Marie Constant : au Mans, où le " patriciat " est bicéphale, on rejette l'éventualité de mettre en place une noblesse de cloche. Mais est-ce vraiment une attitude résultant d'une forme de culture socio-politique liée à la Coutume locale ? Seule Christine Lamarre trouve véritablement un patriciat " stable et fermé " dans ses petites villes de Bourgogne, et en souligne les conséquences politiques : évidemment, il est fait urbain et fait urbain, et les dynamiques sociales dépendent de la taille des villes.

- 3 Indispensables, ces approches peuvent être considérées comme autant de phases de repérage. Multiplier les prosopographies, s'ancrer dans le longitudinal, refuser de se constituer prisonnier d'un système d'anthroponymie patrilinéaire, voilà autant de démarches indispensables. Mais constater le renouvellement relatif des élites urbaines à moyen ou à long terme, et le pondérer par la mise en évidence du jeu des réseaux d'alliance et, sans doute, d'autres réseaux secondaires, ce n'est pour une part que constater les effets conjugués de la fragilité démographique des lignages, des aléas de leurs engagements politico-religieux et des géostratégies lignagères modelées sur la hiérarchie des villes. Un autre niveau d'analyse semble s'imposer, même si les sources en sont ténues. Si le concept flou, cependant fortement connoté, d'*identité* patricienne risque de faire le lit de toutes les téléologies, il n'en est sans doute pas de même d'une recherche qui porterait sur la psychologie collective de ces groupes sociaux. À défaut d'être formalisés, les critères d'appartenance au patriciat peuvent se repérer par les pratiques, et notamment par les usages symboliques des espaces sociaux et urbains, fussent-ils posthumes (Clause-Isabelle Brelot). Stratégies résidentielles, matrimoniales, anthroponymiques aussi, champs spécifiques de sociabilité permettent de saisir la consistance, l'absence ou la perméabilité des barrières qu'un " patriciat " peut dresser autour de lui. Exactement comme l'étude des bourgeoisies statutaires de l'Europe moderne, là où elles n'étaient pas sclérosées, montre l'importance d'un système normatif, condition d'appartenance avant que d'être garant d'une cohésion, l'étude des " patriciat ", là où ils ont pu exister, se doit de déterminer les composantes d'un système de reconnaissance réciproque dont l'homogamie ne serait qu'un effet. Ici, un regret doit être exprimé : les études d'élites urbaines portent surtout sur la France et, mis à part la contribution neuve de Pedro de Brito, sur Porto, les points de comparaison avec des sociétés urbaines plus fermées font défaut. Pensons à certaines villes italiennes, ou aux *German Home Towns* définies par Walker.
- 4 Au-delà, quelques réflexions. Si le mot de *patriciat* a été accepté sans état d'âme au XIXe siècle, et peut l'être encore aujourd'hui, c'est sans doute parce qu'il aidait à forger une vision rétrospective finalisée, et, par là, à légitimer une position sociale collective

plus ou moins mythique. Pour une large part, les élites urbaines n'acceptent que leurs propres contours soient tracés que lorsqu'elles ont la possibilité de s'autodéfinir. Ce caractère d'autodéfinition, dont le corollaire est inévitablement une conduite d'exclusion allant jusqu'à des pratiques spécifiques d'approche et de relation envers l'Autre, a déjà été largement mis en évidence par les travaux d'Yves Grafmeyer, et la contribution de Jean-Luc Pinol ne manque pas de se référer à ce nombrilisme social (p. 191). Le rôle essentiel de l'historien est d'en débusquer les effets ; on le sait, fonder une étude sociale sur des catégories définies à partir de positions institutionnelles ne peut répondre qu'à une commodité heuristique.